



ÉDITORIAL

Par **BÉATRICE VALLAEYS**

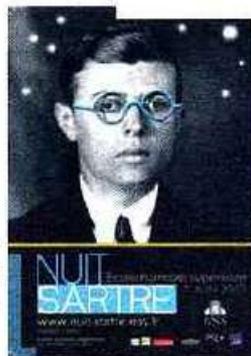
**Vitalité**

L'affiche parle d'elle-même : chausser Jean-Paul Sartre de lunettes bleues grossièrement dessinées montre clairement le parti pris de l'Ecole normale supérieure (ENS) de la rue d'Ulm, s'agissant du philosophe qu'elle entend célébrer dans une Nuit Sartre le 7 juin.

Si le jeune Sartre fut formé là de 1924 à 1928, nul prétexte anniversaire pour justifier cette manifestation qui promet bien des surprises. Signe que l'une des plus prestigieuses institutions de France sait aussi sortir de sa légendaire austérité et parier sur la fantaisie.

Point de blasphème ni d'ironie gratuite, Sartre et l'ENS ne le méritent pas. Une fois n'est pas coutume, c'est l'intellectuel

«global» qui est consacré, ausculté dans ses inclinations privées, comme la musique, la peinture, etc. L'ENS a vu grand, convoquant arts décoratifs, films, concerts, représentations



théâtrales, expositions et s'il ne tombe pas des cordes, des circulations dans les jardins de la cour aux Ernest.

Ce n'est un secret pour personne : en 1973, Jean-Paul Sartre a porté sur les fonts baptismaux le quotidien *Libération*. Engagé sur tous les fronts, le philosophe offrit son nom à notre journal. Naturellement, nous sommes partenaires de la Nuit Sartre (qui commence en réalité à 10 heures du matin et s'achève vers 3 heures dans la nuit).

Pour l'occasion, nous avons feuilleté notre numéro spécial publié en mars 2005, lors de l'exposition Sartre à la Bibliothèque nationale de France. Nous l'avons enrichi de nouvelles contributions, en phase avec l'ENS, lui avons donné une autre couverture, le portrait magnifique peint par Gérard Fromanger en 1976.

Une toile dont le style confirme l'extraordinaire vitalité de l'homme Sartre, hier et aujourd'hui. Global et atemporel.



# La violence

Par **MARC CRÉPON**  
philosophe, directeur  
du département de  
philosophie de l'École  
normale supérieure.

**I**l importe au plus haut point de savoir si n'est pas dupe de la violence quiconque la minimise et qui omet de la dénoncer et qui conçoit se risquer à la justifier. Du premier de ces deux écueils, peu de philosophes, témoins de la décomposition des empires coloniaux, se sont attachés. Autant que Sartre, à démonter le piège. Car cette minimisation est toujours une mystification. Elle fait semblant de ne pas voir, elle relativise, elle tempore, trouve des prétextes et des excuses à ce qu'elle ne peut ignorer. Confrontée aux manifestations les plus aveuglantes du système colonial, elle tente de s'en sortir, par exemple, en distinguant les «bons» des «mauvais» colons ou encore en trouvant à la «rébellion» des causes sociales, économiques et psychologiques, mais surtout pas politiques.

D'où le fil conducteur qui relie, les uns aux autres, ses textes engagés : l'intransigeance sans concession d'une démystification. Elle suppose qu'on traque les discours et les images qui entretiennent le mythe des «bienfaits» de la colonisation en reconduisant ces prétendus «bénéfiques» (la «civilisation», l'«alphabétisation», la «modernisation») à la vérité du système qui les met à son compte. À ce titre, elle implique de faire apparaître ce système comme tel, avec son histoire et sa cohérence propre, en traversant pour ce qu'elle est, toute la violence qui est la sienne : son passif et son présent.

Cette traversée, c'est la responsabilité combative de l'écriture : le sens de son engagement. Dans un texte de 1954 préfaçant le livre de photos d'Henri Cartier-Bresson *D'une Chine à l'autre*, Sartre rappelle combien les clichés présents dans le livre contribuaient à démystifier les images de la Chine les plus convenues, dont le caractère pittoresque n'était que l'envers de la violence qu'elle cautionnait : celle d'une caractérisation méprisante qui était, écrivait-il, et qui reste encore «la forme civilisée du massacre». Il en va de même avec les mots : parce qu'ils sont avec les images les vecteurs pre-

miers de la violence, ils ne peuvent être désertés, abandonnés aux calculs de ceux qui s'en servent pour entretenir l'illusion que le système pourrait se survivre à lui-même, au prix de quelques aménagements.

Traversant la violence du système donc, Sartre en retient deux phénomènes essentiels : le racisme, d'une part, qui lui est consubstantiel, la torture, d'autre part, dont la pratique, pendant la guerre d'Algérie, exemplifiée, sous sa forme la plus radicale, les crimes auxquels ce même système est prêt à consentir pour se maintenir en place. Du premier, il faut montrer d'abord qu'il est une conséquence intrinsèque du colonialisme : autrement dit que l'un ne va pas sans

**Nul n'est censé ignorer la violence, sauf à être le dupe des mensonges qu'elle entretient.**

l'autre et qu'il serait illusoire de penser pouvoir l'expurger du système. Tout contribue à son enracinement, à sa sédimentation dans le cœur et dans l'esprit des colons, mais également des citoyens de la métropole qu'il finit par infecter. «Dans les faits eux-mêmes», écrit Sartre dans l'article qu'il consacre au *Portrait du colonisé* d'Albert Memmi,

# en question

*dans les institutions, dans la nature des échanges et de la production, le racisme est inscrit »* Et il poursuit *«Le racisme est déjà là, porté par la praxis colonialiste, engendre à chaque minute par l'appareil colonial »*

La logique de l'exploitation mise en place par le système exige, en d'autres termes, que la privation de droits soit soutenue par la perception du colonisé comme un « sous-homme ». Quant à la torture, elle est sans doute, avec les exécutions arbitraires, le point d'aboutissement d'un recours systématique à la violence, mais elle révèle aussi, comme un symptôme, la perversité des mécanismes mis en place par l'appareil colonial pour faire consentir l'ensemble des citoyens de la métropole à cette même violence.

Ce que Sartre dénonce avec force, en effet, ce n'est pas seulement sa pratique, en elle-même, c'est au moins autant le consentement meurtrier que sa semi-dissimulation, les mensonges dont elle fait l'objet, les doutes entretenus à son égard réussissent à produire. Et pour ce lui qui se méfie d'ordinaire de toute contamination de la politique par des principes moraux, le constat est sans appel : dès lors que l'ignorance est toujours fautive, qu'elle est truquée, que les doutes n'en sont pas vraiment, qu'on n'a

corde de crédit qu'aux mensonges que l'on veut bien croire, un tel consentement s'identifie à une « entreprise de démoralisation », il fait de chacun, par son silence et sa passivité, les complices des crimes qui se commettent en son nom. Nul n'est censé ignorer la violence, sauf à être le dupe des mensonges qu'elle entretient. *«Le mensonge est là, écrit Sartre dans un article intitulé ironiquement "Vous êtes formidables", et l'exercice du mensonge oui, nous manquons de preuves, donc nous ne pouvons rien croire, mais nous ne les cherchons pas, ces preuves, parce que malgré nous, nous savons. Qu'est-ce qu'ils demandent, les démoralisateurs ? Cela et rien d'autre : une ignorance bien excusable et de plus en plus impardonnable qui nous avilisse progressivement et nous rapproche chaque jour de ceux que nous devrions condamner »*

Mais le rapport de Sartre à la violence ne se limite pas à sa condamnation du système. Le paradoxe de la traversée qu'il s'en impose est qu'elle n'a d'autre issue que la justification d'une autre forme de violence, pas moins meurtrière : celle sans laquelle, selon lui, il n'est pas possible aux « colonisés » de mettre fin à l'oppression. À cet égard, l'essai le plus significatif est sans conteste la longue préface qu'il rédige pour *les Damnés de la Terre*, de Franz Fanon,

en 1961. De ce texte, qui se veut un hommage à la colère légitime des peuples soulevés pour mettre un terme à leur asservissement, les formules les plus radicales qui résonnent comme un appel à la vengeance sont connues

comme celle-ci : *«En ce premier temps de la révolte, il faut tuer : abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre »*

Il y a donc violence et violence : celle des colons et de tous les appareils militaires et politiques qui les soutiennent, et celle des colonisés ou, plus généralement, de tous les opprimés de la Terre. Si la première est condamnable et doit être combattue, la seconde est légitime et elle autorise tous les moyens pour mener ce combat. Toute la difficulté alors est de savoir quels critères permettent de tenir cette distinction, une fois écartée la possibilité d'en appeler à la non-violence. S'il ne peut plus être question de principes moraux, de quoi s'agit-il ? De la politique seule ? De la situation ? Tout ce qui fait de l'héritage politique de Sartre un legs controversé tient dans ses questions irresolues. Mais c'est aussi, cinquante ans après la fin de l'empire colonial, ce qui continue de l'inscrire dans le moment présent. ◆

Par **ANNIE COHEN-SOLAL**,  
professeure des universités,  
chargée de séminaire à l'ENS.

# Ecouter le pouls du monde

« **J**e suis convaincu que Jean Paul Sartre est le plus grand penseur du XX<sup>e</sup> siècle. Il a dépassé Marx et Freud. Cette crise que l'on voit par

*tout dans le monde entier autour du marxisme et du freudisme va amener à Sartre. C'est l'unique intellectuel de ce siècle qui a influencé puissamment plusieurs générations. La libération de l'Algérie, la révolution cubaine, la conscience de droits de l'homme, la libération de la femme, tout cela a reçu l'influence des idées de Sartre. La Nouvelle Vague s'est perdue en France parce qu'elle a ignoré Sartre. J'ai déjà été bon prophète et je dis les dernières années du siècle seront celles de la découverte de Sartre. Et cela arrivera à partir du Brésil et de l'Amérique latine »*  
Cette assertion implacable, prononcée par le grand cinéaste brésilien Glauber Rocha, dans les pages du *Jornal do Brasil* en juin 1979, n'est pas isolée. Et si le Brésil se révèle aujourd'hui encore comme le pays le plus activement sartrien (on y dénombre 30 % des thèses soutenues dans le monde sur son œuvre au cours des dix dernières années),

c'est parce que Sartre y réalisa, pendant l'été 1960, un voyage mémorable, au moment même où se tenait à Paris le procès des « porteurs de valises » pour le FLN algérien. De fait, la conférence qu'il prononça alors à Araraquara (dans l'État de São Paulo), se révèle comme un texte prophétique, coloré par le contexte local, dans lequel il développait la notion de philosophie monde. Et ses idées, ses mises en garde, ses analyses allaient continuer de toucher la diaspora brésilienne pendant les décennies de dictature militaire.

C'est en écoutant battre le pouls du monde dans tous les continents que Sartre prit très tôt en compte les nouveaux équilibres géopolitiques qui s'esquissaient au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Grâce aux deux semaines qu'il effectua aux États-Unis pendant ces années charnières, il put, avant tout autre, observer les nouveaux rapports de force qui s'esquissaient alors, et pensa le devenir de la culture européenne et de la civilisation occidentale du point de vue de « l'Européen de 45 ». Il s'intéressa au roman américain expérimental de son époque, découvrit les œuvres de Dos Passos, de Faulkner et de Melville, décrivant plus tard cette période comme un moment d'ouverture.

Par **SALIM ABDELMADJID**,  
enseignant à l'ENS.

# L'Afrique, terre de réflexion

Il y a une géopolitique et une géophilosophie de Sartre, où l'Afrique a une fonction éminente, qu'il a définie au cours de ses engagements pour la reconnaissance des droits des femmes et des hommes noirs et pour les indépendances africaines. Sartre a pensé l'Afrique d'abord à partir de la situation des Noirs. Dans *la Nausee* déjà, la voix de «la Négrresse» était libératrice ; en 1945, l'expérience de la ségrégation, pendant son voyage aux Etats-Unis, fut déterminante (voir «Ce que j'ai appris du problème noir» publié dans *le Figaro* du 16 juin 1945) ; et en 1947, dans le premier numéro de *Présence Africaine*, son article s'intitulait «Présence noire».

Mais le premier texte important fut «Orphée noir», préface à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* constituée par Senghor en 1948. L'Afrique y est réduite à l'Afrique dite noire pour s'ouvrir aux descendants des déportés et à la diaspora d'Europe, et être pensée avec la Négritude. Les Noirs et les Africains et Africaines s'approprient leur unité par un combat commun contre un oppresseur commun qui a nié leur humanité en leurs diversités pour les unifier de force. Leur négativité les singularise : productivité, unificatrice et libératrice de la

négritude africaine et noire, de la négation européenne et blanche, de celles et ceux qui, de ce fait, devenaient l'Afrique et les Nègres. Sartre en dévoile, dans les poèmes du recueil, l'expression esthétique. Elle est indistinctement politique et ontologique : «*L'Être est noir.*» Sa superlativité fait son universalité : «*Parce que [le Noir] est le plus opprimé, c'est la libération de tous qu'il poursuit.*» Ainsi la Négritude engendre-t-elle le «*plus authentique projet révolutionnaire*». Le texte n'est pas exempt de généralisations, l'universalité de la Négritude est relativisée («*temps faible d'une progression dialectique*» vers «*une société sans races*») et la libération noire est subordonnée à la révolution prolétaire. Il a pourtant été bien accueilli par beaucoup d'intellectuels noirs et africains. Sartre n'avait pris la négativité et la dialectique à Hegel que pour mieux le retourner : d'abord selon Marx, matérialisme contre idéalisme, puis Marx avec lui quand, composant dominations raciale et économique (Sartre n'ethnicise pas la question sociale), il plaça l'Afrique au sommet de l'histoire. Il avait contribué à rendre possible un dialogue par-delà «*la grande division manichéiste du monde en noir et blanc*».

Sa réflexion se précise dans son engagement pour les indépendances. Sa solidarité avec la révolution algérienne fut

centrale. En 1956, il prononce un discours remarqué, «le colonialisme est un système» : il serait absurde de prétendre le réformer. «*Elles viendront en leur temps, ces réformes : c'est le peuple algérien qui les fera. La seule chose que nous puissions et devrions tenter [...], c'est de lutter à ses côtés pour délivrer à la fois les Algériens et les Français de la tyrannie coloniale.*» Sartre employa peu le mot de décolonisation qui, ambigu, laisse entendre qu'elle a été initiée par le colonisateur ou qu'elle rétablit sans dette une situation originelle. Il en indiqua la grammaire : les colonisés se décolonisent, les colonisateurs sont décolonisés. Il insista sur cette «*impitoyable réciprocité [qui] rive le colonisateur au colonisé*» dans sa préface aux *Portrait du colonisé - Portrait du colonisateur*, d'Albert Memmi en 1957. Elle explique qu'il s'exposa alors (*les Temps modernes* et son appartement furent plastiqués par l'OAS) pour l'Algérie et pour la France. L'opprimeur est opprimé par l'oppression qu'il exerce : il y allait aussi de la liberté des Français dans l'indépendance algérienne (cf. *Situations V*, ses textes sur la torture, la prise de pouvoir de De Gaulle et la V<sup>e</sup> République). L'Algérie a intégré son concept d'Afrique. Sa référence devient le continent, non comme une entité naturelle : comme une construction historique.

L'invention de soi n'est pas seulement un fait individuel les peuples aussi s'inventent, et les inventions individuelle et collective sont liées. Fanon en est l'incarnation «*Il épouse la revolte algérienne et combat, Noir, au milieu des musulmans blancs*» (preface à *la Pensée politique de Patrice Lumumba*, textes réunis par J. Van Lierde, 1963). C'est d'ailleurs dans la préface aux *Damnes de la terre* (1961) que la négativité trouve cette belle formulation «*Nous ne devenons ce que nous sommes que par la négation intime et radicale de ce qu'on a fait de nous*». Son idée de l'Afrique apparaît implicitement. La première phrase est décisive «*Il n'y a pas si longtemps, la terre comptait deux milliards d'habitants, soit cinq cents millions d'hommes et un milliard cinq cents millions d'indigènes*». Le monde et l'humanité par définition unifiés sont en fait scindés ils n'existent pas. La scission Est-Ouest est subordonnée à la scission Sud-Nord. C'est une asymétrie plus qu'une séparation, qui génère une dynamique d'émancipation. Les dialectiques Algérie-France, Afrique-Europe, Tiers monde-Occident s'agencent autour du même axe. L'Afrique, lieu de l'intensité maximale de la scission, déploie la plus grande puissance révolutionnaire pour l'existence du monde et de l'humanité, toujours en acte, toujours à faire. Dans sa préface à *la Pensée politique de Patrice Lumumba*, qui consiste d'abord en une analyse de la trajectoire de Lumumba et de la situation du Congo, Sartre détaille les conditions pratiques

d'effectuation de son idée de l'Afrique. Les principales sont «*l'unité panafricaine*» et «*la vocation socialiste de l'Afrique* [ ] *qu'on peut réduire [ ] à ce dilemme : néocolonialisme ou socialisation*». Pensée politiquement, l'unité de l'Afrique peut être affirmée sans lui être assistée. Sartre tient compte de sa diversité sur le continent où il distingue les processus d'indépendance, en dehors où il comprend que la diaspora est aussi constituée des travailleurs émigrés (cf «*Le tiers monde commence en banlieue*» (1970), *Situations VIII*). Sartre aura peu été en Afrique. La justesse de ses textes tient à ce qu'il s'y est situé sur la ligne de scission du monde «*Ce livre n'avait nul besoin d'une préface*, écrit-il dans les *Damnes de la terre*, de Frantz Fanon [ ] *J'en ai fait une, cependant, pour mener jusqu'au bout la dialectique nous aussi, gens de l'Europe, on nous décolonise*». Ces textes ne sont pas marginaux. Ils sont profondément liés à sa philosophie fondamentale. De «*l'Afrique fantôme vacillant comme une flamme, entre l'être et le néant*» (*Orphée noir*) à la «*praxis d'unification permanente*» (Lumumba), ils ont été informés par les concepts de *l'Être et le néant* (1943) et ont informé et été informés par ceux de *la Critique de la raison dialectique* (1960) (voir la place que l'Algérie y a). Ils ne sont pas datés non plus. Les difficultés dues à la division de l'Afrique demeurent, le néocolonialisme persiste, l'unité africaine est à faire, les luttes d'indépendance ne sont pas terminées et Sartre est toujours notre contemporain. ◆

Par **IRLANDE SAURIN** agrégée-répétitrice  
au département de philosophie de l'ENS

# La peinture, une touche omniprésente

«Si la peinture n'est pas tout,  
c'est une rigolade »  
«Les Chemins de la liberté»

**L**a présence de la peinture dans l'œuvre de Sartre a un statut à la fois décisif et ambigu. Elle s'insinue par touches des les premiers écrits, que l'on songe à l'expérience écoeurante du musée dans *la Nausée*, ou à la conclusion de *l'Imaginaire* affirmant l'irréalité de l'œuvre d'art. Mais elle ne donnera pas lieu à cet «ouvrage spécial» qu'aurait pourtant exigé le traitement de «l'œuvre d'art dans son ensemble», évoqué à la fin de *l'Imaginaire*, et dont l'ambition affleure encore dans un entretien avec Michel Sicard des années 70 (*Essais sur Sartre*).  
Néanmoins, que l'absence d'un tel ouvrage soit le fruit de simples circonstances ou d'une logique plus profonde, elle peut être à la difficulté de «parler peinture en littérature», Sartre nous a

laissés en échange une vaste série de textes d'une rare beauté, aux statuts variés, rédigés de 1954 à 1972. Reunis dans *les Situations IV et IX* ou publiés posthumes par Michel Sicard, ces textes ne traitent pas de la peinture en général mais d'individualités artistiques singulières, œuvres ou peintres, de rencontres esthétiques et humaines, et lient l'analyse des œuvres au geste artistique et existentiel que constitue l'engagement de l'artiste dans son art. Dans ces textes se voient naturellement investis à nouveaux frais, ou simplement éclairés d'une lumière particulière, les thèmes sartrien centraux que sont l'imaginaire et son support matériel, l'analogon, l'engagement, la liberté et l'aliénation, ou le projet d'une anthropologie existentielle.

Qui sont donc ces peintres dont les œuvres et les personnalités ont inspiré Sartre ? En premier lieu, dans une série de textes brefs dont certains contribuent à la notoriété des artistes concernés, Sartre rend hommage à des hommes qu'il a rencontrés et cotoyés appréciés, aides parfois, comme Wols

a qui il assura un logement plusieurs années durant et avec lesquels il partagea certains engagements (comme la signature du Manifeste des 121 avec Masson) La préface à l'exposition de Lapoujade en 1961 en est un exemple frappant

Ces peintres Giacometti, Masson, Wols, Lapoujade et Rebeyrolle inspirent Sartre en raison de leur double capacité à investir leur œuvre d'une dimension philosophique ou politique, et à renover fondamentalement la technique picturale et l'expérience esthétique Sartre retrouve en effet dans leurs toiles la présence de thèmes qui lui sont familiers Ainsi, le vide chez Giacometti, qui, plus que tout autre, sut rendre visible la puissance de néantisation de la conscience et la dimension d'irréalisation propre à l'analogon pictural Ou encore le thème de la foule chez Lapoujade, qui fait écho aux thèmes de la *Critique de la raison dialectique*, publiée en 1960, un an avant «Un peintre sans privilège» qui lui rend hommage

Mais cette dimension philosophique ou politique ne saurait impregner ces œuvres si elle n'était d'abord portée par un engagement esthétique et par des renouvements fondamentaux de technique picturale Ainsi, Sartre est conduit à reélaborer la notion d'engagement pour la rendre commensurable à la peinture en l'insérant dans une analyse d'abord esthétique, qui prend la mesure de la re-définition de l'espace pictural, de sa dynamisation, de l'insertion du sujet, spectateur ou artiste, au cœur de la toile, comme du primat de la matière, fil conducteur essentiel des affinités picturales de Sartre En 1948 *Qu'est-ce que la littérature ?* indiquait déjà que le peintre ne peut être engagé «de la même manière» que l'écrivain Or, Sartre va précisément thématiquer l'engagement du peintre selon une dimension esthétique et existentielle qui permette de penser l'immanence d'un sens bien présent Le texte le plus net sur ce point reste la préface consacrée, en 1970, à l'exposition «Coexistences» de Rebeyrolle (*Situations, IX*) L'analyse comparée de *Guernica*, de Picasso, et des *Guerilleros*, de Rebeyrolle, qu'y propose Sartre indique clairement ce qui fait à

ses yeux la force de ce dernier s'il doit être question de «*grands sentiments*» en peinture, il s'agit de les faire exister sans les représenter de l'extérieur, de les faire ressentir «*dans leur matérialité élémentaire*», sans «*symboles*» Si *Guernica* relève pour Sartre d'un «*engagement moral*», en représentant le tragique des événements de l'extérieur, Rebeyrolle, au contraire, nous fait plonger dans le tableau et éprouver, littéralement, la fatigue des révolutionnaires cubains, c'est en ce sens que son œuvre nous offre «*un autre imaginaire*»

Si cette série d'hommages contemporains manifeste l'attention active que Sartre porte à certaines œuvres de son temps, «*blocs de futur tombés dans le présent*» («*l'Artiste et sa conscience*», *Situations, IV*), une figure ancienne et solitaire domine néanmoins toutes les autres par l'ampleur des analyses que Sartre lui consacre De longues années durant, Sartre travaille en effet à ce qui aurait dû être un grand texte sur le Tintoret, fusion d'un vaste projet sur l'Italie (une «*Nausée de l'âge mur*»), et d'une commande d'éditeur Ce texte inachevé, publié fragmentairement du vivant de Sartre (dans *les Temps Modernes*, puis dans *Situations, IV* et *IX*) ou de manière posthume, s'inscrit dans la droite ligne des biographies existentielles consacrées à Baudelaire, Genet ou Flaubert tout en proposant des analyses directes et magistrales de certaines toiles (*Saint Georges et le dragon*, *le Miracle de l'esclave*, ou encore *l'Autoportrait conservé à Londres*) Le fragment le plus remarquable de cet ensemble, «*le Séquestre de Venise*», tisse la trame existentielle de l'engagement artistique du Tintoret, à une période où la perspective marxiste infléchit nettement, sans la dissoudre, la pensée sartrienne de la liberté Il dessine également en creux une admirable méditation sur le destin de Venise

Ainsi, la peinture opère de manière diffuse dans l'œuvre de Sartre Évaluer sa portée exacte ne va pas de soi mais en deçà des enjeux théoriques bien réels, son rôle pourrait bien être de maintenir vivant, au cœur des écrits proprement sartriens, ce qui fut pour le jeune Sartre le monde enchanté de l'art ◆